

donc la participation de tous, même des non-combattants : simples citoyens, artisans, femmes, enfants, etc. Ces groupes ne devaient pas simplement rester chez eux et financer le mouvement avec leur argent, mais ils devaient participer activement aux expéditions. Deuxièmement, en esquissant la figure du croisé idéal, les prédicateurs soulignaient l'aspect chrétien de certaines valeurs, tels que la modestie, la pauvreté et l'amour – thèmes caractéristiques de l'*imitatio Christi* – comme valeurs communes. Les vrais croisés n'étaient ni pompeux ni riches : ils devaient embrasser les difficultés du chemin sans essayer d'alléger leurs épreuves avec de l'argent ; ils devaient devenir pauvres et modestes comme le Christ. Par conséquent, les riches, devaient redistribuer leurs richesses et aider les croisés les plus pauvres à couvrir leurs frais de voyage. Somme toute, dans la pensée des prédicateurs, la croisade plaçait les participants dans une position liminaire, commune à tous – riches et pauvres, nobles et populaires, hommes, femmes et enfants – pour finir par favoriser une plus grande cohésion entre les différents groupes sociaux, à qui était proposé de suivre le modèle du “vrai croisé”, doté de caractéristiques précises. La croisade éliminait temporairement les différences entre les classes : on conseillait aux riches de se déclasser et de renoncer évangéliquement à leur richesse ; les pauvres pouvaient atteindre, même temporairement, une condition plus élevée ; les femmes étaient autorisées à participer à la guerre, ce qu'elles ne pouvaient normalement pas faire. Tous devaient être guidés de la même manière par l'amour du Christ. En participant à la croisade, tout le monde devenait un peu plus égal, puisqu'ils faisaient tous partie du même groupe.

Bien sûr, l'a. ne manque pas de noter que tout cela correspondait plutôt à des positions idéologiques. En réalité, les chevaliers nobles et riches étaient considérés comme d'une grande importance pour la réalisation de l'entreprise par les prédicateurs eux-mêmes. Les non-combattants – les pauvres, les femmes, les enfants – suivaient simplement leurs traces. En outre, les structures sociales restèrent intactes, bien que l'ambiguïté pour savoir qui incarnait réellement la figure du croisé idéal restât vive. De plus, il aurait été impossible de répondre à toutes les exigences imposées par les prédicateurs de la croisade : être motivé uniquement par l'amour, être dépourvu de haine envers l'ennemi, ne pas avoir peur au combat, être prêt au martyre. Sans parler de l'engagement de ne plus pécher, même après la fin de l'expédition, pour que les croisés protègent leur récompense du Ciel : l'indulgence de la croisade ; et ce malgré le fait que n'étaient pas rares les cas

de croisés survivants qui entrèrent, une fois revenus chez eux, dans un ordre religieux ou militaire, ou qui partirent pour une nouvelle expédition afin d'obtenir une autre indulgence, comme le fit Louis IX. Quoi qu'il en soit, les demandes des prédicateurs étaient tout à fait conformes à ce qui avait été établi lors du concile de Latran IV (1215). La dernière constitution se terminait, en effet, par les mots *opus communis*, exprimant la signification première de la croisade, à laquelle tout chrétien devait contribuer. Le travail de M. Tamminen saisit pleinement ce changement, se plaçant ainsi dans le domaine de l'histoire culturelle et de l'histoire des mentalités. Il montre en particulier comment, dans la conception de l'époque, la croisade était comprise comme un pèlerinage armé : une expérience spirituelle, où le croisé accomplissait un voeu lié à une indulgence ; une expérience militaire dans la mesure où il y prenait une part active. Bien sûr, cela ne signifiait pas que la motivation pénitentielle était partagée par tous ; cependant, le vieil argument selon lequel la croisade était entreprise pour des raisons financières et économiques, déjà rejeté par de nombreux chercheurs, n'est plus viable. L'étude de M. Tamminen lui donne en effet le coup de grâce.

Antonio MUSARRA.  
Sapienza Université de Rome

Salvatore TRAMONTANA, *Il Mezzogiorno medievale. Normanni, svevi, angioini, aragonesi nei secoli XI-XV*, Rome, Carocci (Aulamagna, 56), 2018.

Salvatore Tramontana (mort le 21 septembre 2015) était professeur d'histoire du Moyen Âge à l'université de Messine et a consacré la majeure partie de sa recherche à la Sicile et à l'Italie méridionale médiévales. Ce livre, republié après sa mort, est la réédition d'un ouvrage paru en 2000 et déjà republié en 2011, sans ajout bibliographique.

C'est une sorte de manuel (destiné explicitement aussi aux non-spécialistes) d'histoire du Midi continental et de la Sicile depuis la conquête normande du xi<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'imposition du régime de la vice-royauté, à la fin du xv<sup>e</sup> (on sait qu'un royaume des Deux-Siciles, reconstitué au xvii<sup>e</sup> s., a duré jusqu'à l'unité italienne).

Ce livre a pour trame l'histoire politique du pays : arrivée des Normands, conquête de la Sicile, fondation et déclin de la monarchie normande, Frédéric II, Charles I<sup>er</sup> d'Anjou, la Sicile aragonaise, Angevins et Durazzo dans la péninsule, réunification d'Alphonse le Magnanime, luttes dynastiques et

dissolution du royaume en constituent les chapitres successifs ; le plan en est donc chronologique et classique. Pendant les deux périodes de séparation entre la Sicile et le continent (des Vêpres siciliennes à la conquête de Naples par Alphonse le Magnanime, puis après la mort de ce souverain), les deux parties du royaume sont traitées séparément. Des paragraphes thématiques sont par ailleurs intégrés au récit chronologique.

Le premier intérêt de cette présentation réside dans le fait que les deux régions sont également et parallèlement traitées, alors qu'on a souvent tendance à les séparer, surtout à la fin du Moyen Âge.

Second point positif : l'a. est très sensible à l'histoire culturelle, qui prend de plus en plus de place dans le livre à mesure qu'on avance dans le temps, même si les efforts des rois (Frédéric II, Robert d'Anjou, Alphonse le Magnanime et Ferrante d'Aragon) en faveur de la culture sont considérés (sans doute à juste titre) comme des actions de « communication ». Toutefois l'a. note la naissance d'une véritable littérature napolitaine (qui d'ailleurs dépasse la capitale) au xv<sup>e</sup> s. Enfin, à la fin du Moyen Âge, est largement prise en compte la dimension italienne de la politique royale.

Plus datées paraissent les analyses socio-économiques. Certes, l'histoire du royaume de Sicile (puis des deux royaumes) n'est pas des plus réjouissantes, du puissant Etat de Roger II, fermement gouverné grâce à une bureaucratie grecque et arabe et défendu par une aristocratie féodale tenue au service, jusqu'au conglomérat féodal ingouvernable de la fin du xv<sup>e</sup> s. (p. 218 : le domaine royal ne comprend plus qu'un sixième des 1 500 lieux habités du royaume). Certes, dans le Midi comme en Sicile, l'a. semble avoir raison de démontrer les liens toujours plus clairs entre aristocratie féodale et noblesse urbaine, qui peut accéder à la classe chevaleresque, et de voir dans cet écran de plus en plus épais et opaque entre le roi et le reste de ses sujets la principale cause du déclin de la puissance publique. Mais les nombreux développements sur la domination des campagnes par la noblesse urbaine, qui ne cherche que la possession de la terre, et sur l'inorganisation et la faiblesse des activités artisanales et commerciales sont, à mon avis, en partie dus à la fascination exercée (sur l'historiographie) par le modèle communal lombard ou toscan. Il ne faut pas oublier que, lorsqu'elles en ont eu l'occasion (suscitée par le pape, au xiii<sup>e</sup> s.), bien peu de villes méridionales ou siciliennes (Naples, Capoue, Messine) ont tenté une expérience communale, et, quand à la fin du xv<sup>e</sup> s., Messine conteste à Palerme son rôle de capitale de la Sicile, elle manifeste une

conscience citadine qui ressemble à celle des villes du Nord. En outre, à partir du xiv<sup>e</sup> s., toutes les villes du Midi sont surclassées par Naples, alors devenue capitale. Cette vision pessimiste (au total malheureusement juste) conduit l'a. à ne pas reconnaître des efforts économiques méritoires et fructueux : ce qu'il écrit des *massarie*, grandes entreprises agricoles appartenant à la couronne à l'époque de Frédéric II (p. 72-74), est incomplet : ces entreprises, exploitées en faire-valoir direct, n'ont pas une structure archaïque et ne suivent pas un vieux « modèle domanial ». À l'époque de Charles I<sup>er</sup> d'Anjou on y pratique une rotation triennale, rare en pays méditerranéen. Hors des *massarie*, on ne rencontre pas seulement la céréaliculture extensive et l'élevage : l'oléiculture de Pouille, développée comme culture principale sur les plateaux calcaires au xii<sup>e</sup> s. et favorisée par le commerce amalfitain, continue ; la base de ce commerce est fournie par les légumineuses et les fruits secs de Campanie. Quant à la condition paysanne, on sait maintenant qu'elle est extrêmement variable selon les régions : que les paysans du bas Moyen Âge soient souvent pauvres et accablés de taxes ne signifie pas qu'il en a toujours et partout été ainsi. Ajoutons que l'a. ne s'intéresse pas aux plus grands entrepreneurs méridionaux – Amalfitains et surtout *Ravellesi* – plus attirés, il est vrai, au xiii<sup>e</sup> s. par la ferme des taxes indirectes que par l'entreprise commerciale privée.

Permettons-nous encore de relever quelques menues erreurs, surtout dans les premiers chapitres. En l'an Mil, l'ancien duché de Bénévent est devenu une principauté ; 981 est la date de la séparation (non de l'union) des principautés de Bénévent et de Capoue. La rencontre des Normands avec Mel de Bari en 1009 est aujourd'hui considérée comme peu probable. L'immigration normande était presque exclusivement masculine : les Normands ont épousé des aristocrates lombardes. La conquête normande n'a pas suscité partout une redistribution des terres, mais des pouvoirs ; Troia n'a pas été occupée par les Normands en 1048 : ils y sont sans doute entrés comme auxiliaires de l'armée byzantine. La conquête normande n'a pas entraîné une « catholicisation » de l'Église grecque. La seigneurie normande est surtout banale ou foncière selon les régions. Les villes du royaume ne sont pas liées à l'empire souabe à l'époque de Guillaume I<sup>er</sup>. Enfin, en 1468, le centre de la *Dogana* (qui organisait la grande transhumance entre Abruzzes et Capitanate) a été déplacé de Lucera à Foggia, non l'inverse.

Plusieurs de ces quelques erreurs mineures sont manifestement dues au caractère ancien (en regard

de la date de republication) de la bibliographie. Elles n'entachent guère la valeur du volume, qui décrit bien la courbe générale de l'histoire médiévale du royaume de Sicile, passablement originale, voire opposée à celle des autres grandes monarchies occidentales. Tout compte fait, le désastre n'est pas structurel : il a pour cause principale les Vêpres siciliennes de 1282 qui, des deux côtés, ont libéré des forces politiques et sociales qui ont anéanti à terme les deux royaumes de Sicile.

Jean-Marie MARTIN.  
UMR 8167 – Orient et Méditerranée

Karin UELTSCHI, *Mythologie des boiteux et du pied fabuleux*, Paris, Imago Éditions, 2019.

Le nouveau volume consacré au boiteux fait écho au précédent travail de Karin Ueltschi, *Le Pied qui cloche ou le lignage des boiteux* (Paris, Honoré Champion [Essais sur le Moyen Âge, 53], 2011) et en élargit les perspectives déjà très vastes. « La dimension diachronique l'emportera sur les perspectives essentiellement médiévales du premier essai » (p. 7), pour « transgérer, en les brisant, nos catégories épistémologiques habituelles et figées » (p. 9), en s'appuyant sur « la coïncidence qui existe entre les images mythologiques et les représentations psychiques » (p. 9), selon Jung. L'a. évoque ces « vastes constellations », qui « structurent [...] nos pensées et inspirent nos émois les plus profonds. Le mythe, en procédant par images, oppose au *cogito* cartésien un *cogitor*, la forme passive donc du verbe (« je suis pensé ») ; il s'impose à nous dans son intégralité indivisible mais reste largement hermétique à la raison analytique » (p. 9). De nombreux exemples montrent « combien des traditions différentes peuvent entretenir une manière de dialogue grâce à des similitudes exploitées par les chaînes de transmission orales et les images simples, fortes et parlantes qu'elles ont forgées » (p. 26). Karin Ueltschi reprend et approfondit les voies de la mythologie comparée empruntées avec elle par Philippe Walter, par ex., auquel elle se réfère d'ailleurs fréquemment.

L'ouvrage comporte trois parties « Le Cercle des divins boiteux », « Le cercle des boiteux fantastiques » et « Vertiges à l'envers ou le carré interdit ». Dans l'introduction, K. Ueltschi met en avant la dimension géométrique de la boiterie, par rapport à l'axe vertical, ainsi que l'importance de la gravité, notamment autour de l'image de la marelle qui sert

de fil conducteur ou de réseau de cohérence de la réflexion.

La première partie « Le cercle des divins boiteux » comporte deux chapitres « L'axe biblique : la Chute originelle » et « Raisons olympiennes ». Elle débute par l'évocation des boiteux bibliques. La boiterie semble ontologique puisque la blessure au talon scelle la sortie de l'humanité du Paradis. Caïn, le premier descendant, porte une ambivalente et mystérieuse marque – serait-ce une boiterie ? –, il incarne le Juif errant et témoigne de la convergence entre le boiteux et le forgeron. Le boiteux forgeron peut d'ailleurs parfois devenir ingénieur. Plus tard (depuis Origène), Judas est perçu comme un nouvel Edipe, héros au pied percé.

On rencontre ensuite les Olympiens tels Saturne-Cronos, Dionysos, Pan, Hermès, Héphaïstos. On croise les héros aux pieds fragiles ou blessés, comme Tantale, Ulysse, Achille, Jason ou le géant crétois Talos... Leur boiterie révèle souvent une ambivalence, une « double nature à la fois terrestre et céleste » (p. 65).

La deuxième partie s'intitule « Le Cercle des boiteux fantastiques ». Elle se structure en trois chapitres « L'oblique, l'unilatéral et le transgressif », « Inversion, dissymétrie, hybridité » et « Le boiteux et le poète ». Elle débute par une exploration de l'oblique, de l'unilatéral et du transgressif avec les déséquilibrés et les tordus, les borgnes, les gauchers ou les roux qui peuplent une véritable « cour de miracles » (p. 90). On fait connaissance avec quelques personnages de la petite mythologie ou des croyances « populaires », comme Saint Éloi, le maréchal-ferrant, ou Hénoch, le cordonnier, jusqu'à nous aventurer jusqu'au gouffre de Satalie. On aborde ensuite l'inversion, la dissymétrie et l'hybridité et on découvre la belle image fondamentale de l'arbre renversé (p. 114), qui constitue le seuil de l'exploration des antipodes ou des mondes inversés. L'inversion s'associe d'ailleurs souvent avec la rupture de symétrie voire avec une hybridité problématique, comme celle de l'homme et de l'animal, de la « fantastique transscendantale » (Gilbert DURAND, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire : introduction à l'archétypologie générale*, Paris, Bordas/Dunod, 1984 [1969], p. 435 et suiv., après Novalis, cité p. 124, à propos de la pédaque et de sa parentèle, dont Mélusine ou les Telchines grecques). On découvre avec bonheur différents avatars mélusiniens, comme cette extraordinaire fille d'Hippocrate, chez Jean de Mandeville, « belle demoiselle » qui « fut métamorphosée en dragon par une déesse du nom de Diane » (JEAN DE MANDEVILLE, *Voyage autour de la Terre*, C. DELUZ [trad.], Paris,